

## À perte de vue

Victor Frigerio

---

Number 37, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15164ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Frigerio, V. (1988). À perte de vue. *Moebius*, (37), 13–19.

## VICTOR FRIGERIO

### *A perte de vue*

Tout est si joli, si petit, vu d'en haut. Les gens ne sont que de petits points de couleurs différentes. Les rues se déroulent noires et immaculées. D'ici, on ne peut pas voir les trous dans la chaussée, les vieux journaux et les paquets de cigarettes vides qui traînent un peu partout. Tout n'est que formes géométriques bien définies. Les parcs publics, ronds, carrés ou triangulaires. Les lignes droites des rues qui s'entrecroisent sous tous les angles imaginables. Les cubes des maisons. Et tous ces gens, et toutes ces voitures. Et les arbres. Ça doit être beau, pendant l'été, de regarder les arbres d'en haut, comme ça.

Les bruits, par contre, on n'y échappe pas. Ils sont toujours aussi forts. Les rugissements prétentieux des petites utilitaires d'occasion et de leurs propriétaires pressés. Le carrousel interminable des taxis qui arrivent et qui repartent sans arrêt. Puis, de temps à autre, le sol se met à vibrer. On sait alors qu'un train vient de quitter la gare, ou qu'un autre vient d'y entrer.

Le ciel est d'un joli bleu clair aujourd'hui. On se croirait presque en été. Si seulement les arbres avaient des feuilles, alors je vous assure qu'on s'y croirait vraiment.

Marelli, lui, il est insensible au beau temps. Il n'a jamais eu l'oeil pour les détails. Pas un esprit observateur, vraiment. Je lui dis : «Marelli, c'est fou combien il y a de pigeons sur ce toit». Lui, il se tord la bouche dans une grimace et dit : «pigeons», sur le ton de quelqu'un qui sait de quoi il parle. Puis il tape du pied par terre et agite les bras comme un moulin à vent. Une vingtaine d'oiseaux se lèvent lourdement, dans un bruit mou de battements d'ailes, pour se poser à nouveau quelques mètres plus loin. Indifférents. «Pigeons», dit Marelli, et il secoue la tête.

Les vieilles pierres sont blanches d'excréments. On marche un peu sur la terrasse. Je regarde en bas. J'aime bien voir les gens depuis ici. Ils ont l'air inoffensif. Pour un peu j'arriverais presque à éprouver de la tendresse pour eux. Qu'est-ce que ça doit faire de voir tout ça depuis un avion. Ou même



depuis une fusée, comme il y en a de nos jours. J'ai envie d'expliquer ça à Marelli, mais je ne suis pas sûr que j'arriverai à trouver les mots justes. Les mots qu'il faudrait pour qu'il puisse voir les choses comme je les vois moi. Avec mes yeux, en quelque sorte. Je lui dis: «Marelli, les gens ont l'air marquant, vus d'en haut, comme ça». Il jette un coup d'oeil en bas, comme pour me faire plaisir. Il approche le pouce et l'index de sa main droite à son oeil, les deux doigts se touchant presque. Il sourit et dit: «Ils sont tout petits. Tout petits tout petits!»

Derrière nous, une vieille échelle métallique s'accroche au mur. Elle est toute rouillée. La pluie et les gaz d'échappement des voitures ont dessiné des triangles grisâtres sur le mur, là où l'eau dégouline. Si on y passe le doigt, il devient tout noir. Marelli s'approche de l'échelle, il la secoue pour voir si elle tient encore le coup. Un nuage de particules de rouille s'en détache, mais l'échelle tient bon. Il monte en premier. Les barres de l'échelle me laissent des traces rouges sur les gants, comme du sang. Ici, tu as l'impression que tu ne peux rien toucher sans te salir. Quand j'arrive en haut, Marelli est déjà en train de faire un petit tour d'inspection. Tranquille. Comme si c'était lui, le propriétaire. Je n'ai jamais vu un toit pareil. On croirait qu'il ne finit jamais. Il y a tout le temps des échelles et des passages qui mènent à d'autres terrasses, et puis à d'autres encore.

Mais je vous dis, c'est quand même beau de regarder en bas. Ça me rappelle un peu l'été dernier. J'avais pris des vacances et on avait été dans les Appennins. Un après-midi, j'étais monté aussi haut que je pouvais, avec Franco, le plus âgé des gamins. On avait grimpé comme des chèvres, s'accrochant aux broussailles, avec le soleil qui nous tapait dessus comme un forcené. J'avais les avant-bras tout écorchés, mais vraiment, ça ne me faisait rien. On ne se parlait pas tellement. Juste un mot de temps à autre, «Fais gaffe à cette pierre, qu'est pas solide», ou alors «Attention, il y a une branche basse». On se comprenait bien tout de même. Puis, à un moment donné, on est arrivés face à une falaise, et on n'a pas pu continuer. Il aurait fallu des cordes et des piochets. Du boulot pour un varappeur, pas pour nous. Alors, pour la première fois, on s'est retournés et on a regardé en bas: la voiture, ma femme, et les autres gosses, on ne pouvait presque plus les voir. Ils n'étaient plus que de petits points, qui bougeaient à peine, comme les petites bêtes qu'on me faisait regarder au microscope, à l'école.

Si seulement il y avait des feuilles...

Au milieu de la terrasse, par terre, il y a une vitre. Recouverte d'excréments de pigeon, comme tout le reste. Elle ne doit plus laisser passer beaucoup de lumière. Je m'en approche et essaie d'enlever la crasse de la pointe du soulier, délicatement, en restant en équilibre sur l'autre jambe. Marelli me fait



un signe du menton et dit: «Fais gaffe. J'veux pas te voir tomber à travers.» Il le dit comme ça, avec un petit sourire en coin, comme s'il rigolait. Mais je suis sûr que si je tombais vraiment à travers, il en serait bien triste. Marelli ne parle pas beaucoup, mais c'est un bon bougre. Ça fait quatre ans qu'on travaille ensemble, en équipe, et on s'est toujours bien entendus. Ma femme me disait, les premiers temps, qu'elle ne comprenait pas comment je faisais pour endurer d'être avec lui tout le temps, qu'il n'était pas une lumière, qu'il n'était pas de bonne compagnie. Mais ça, c'est seulement parce qu'il ne parle pas beaucoup.

A force de gratter, j'arrive à nettoyer un peu un bout de la vitre. Je m'agenouille pour regarder. Marelli regarde aussi, par dessus mon épaule. On est droit au-dessus du hall principal de la gare. On voit les voyageurs qui poussent leurs bagages, les vendeurs de sandwiches et de rafraîchissements, les panneaux publicitaires avec leurs couleurs tape-à-l'oeil.

Marelli se relève, fouille dans sa poche un moment et en sort un mégot de cigarette «Nationale». Il l'allume d'un air intrigué, crache les petits bouts de tabac qui lui sont restés sur la langue. «Moi, ça me fait tourner la tête de regarder en bas», dit-il. «Je ne sais pas pourquoi, ça devrait pas, mais ça me fait sacrément tourner la tête.» Le toit se met de nouveau à trembler, presque imperceptiblement. Un autre train qui s'en va.

On fait le tour de la terrasse, en faisant attention où on pose les pieds, des fois qu'il y aurait d'autres vitres qu'on ne peut pas voir. Marelli finit sa cigarette et l'écrase sous ses pieds avec un bruit de gravier maltraité. La construction est vraiment du solide. On ne construisait que du solide à cette époque. Ça a dû coûter une fortune, n'empêche, tous ces blocs de pierre. Et l'effort pour les monter si haut!

Je regarde à nouveau la carte que le patron m'a confiée ce matin. C'est une photocopie d'un vieux plan qu'on a dû dénicher à la bibliothèque. Si on ne s'est pas trompés, il faut prendre le passage au fond de la terrasse, sur la droite, et on sera arrivés.

Malgré tout, je n'arrive pas à m'empêcher de regarder en bas chaque fois que je peux. La vue me fascine. Milan s'étale là, devant nous, à perte de vue. Avec le ciel bleu, c'est vraiment un sacré spectacle. Et les gens sont tout petits, si petits que c'en est presque pas croyable. Même le bruit ne me dérange plus tellement. J'ai presque l'impression que c'est comme une radio, que je pourrais éteindre quand j'en aurai envie.

J'ai envie de rire. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais alors là, ce que j'ai envie de rire. Je voudrais lui dire ça, à Marelli, mais je ne sais pas comment le lui expliquer. Alors je souris et je lui dis: «Les gens sont marrants depuis ici, hein?» Il sourit aussi, ses épaules carrées secouées par un rire silencieux.





De l'autre côté du passage, il y a une terrasse de dimension moyenne, identique à celle que l'on vient de quitter. Mais dans le coin intérieur se dresse une petite construction avec une porte de métal rongée par la rouille. Des pigeons se baladent lentement, picorant par çà par là quelque nourriture improbable.

Marelli se gratte la nuque avec ses gros doigts aux ongles très courts. Il regarde la construction comme s'il souhaitait qu'elle ne fût pas là. Moi, je fais le tour de la terrasse, en touriste, admirant le panorama. On voit bien le Dôme. Normalement, avec les nuages et cette putain de pollution industrielle, on n'y arriverait pas. Le gratte-ciel Pirelli est le seul bâtiment plus haut que nous. Il y en a sûrement d'autres qui sont plus élevés que la gare, mais la distance les fait paraître tout petits aussi. Comme les gens dans la rue.

Je ramasse un caillou. Je le pose sur la paume de ma main gauche et je tends le bras au-delà des limites de la terrasse. C'est la NASA à l'envers. «Cinq, quatre, trois, deux, un...» Le petit caillou tombe, sa trajectoire voltigeante à cause de la brise. Je le regarde tomber, jusqu'à ce que je n'arrive plus à le voir. Puis j'entends la voix de Marelli derrière moi, qui m'appelle: «Tu rêves? Le boulot, c'est par ici».

Il est déjà entré dans la baraque. Le sac avec les outils ouvert à ses côtés. Je me tiens derrière lui, accoudé à la porte. J'entrevois dans l'obscurité relative la silhouette de plusieurs gros tuyaux. Il a une clé anglaise à la main, comme si elle pesait trois tonnes. «Il fait trop beau, aujourd'hui. C'est pas un jour pour travailler.»

Marelli commence à taper sur les tuyaux, doucement, de sa grosse clé anglaise. Systématiquement, en tendant l'oreille. Il me fait penser à un accordeur de pianos en train d'essayer de détecter une fausse note. Il passe la clé sur toute la longueur des tuyaux, frappant un petit coup chaque dix centimètres, rythmiquement. Deux petites rides verticales entre les yeux. Il se concentre.

Je pose mon sac par terre, délicatement, pour ne pas faire de bruit. Pour ne pas le déranger. La petite pièce dans laquelle on se trouve ne doit pas faire plus de six mètres de chaque côté. Ça me rappelle la cabane qu'on avait louée pour cette semaine de vacances, à la montagne. Celle-là non plus elle n'était pas plus grande. Il y avait une vieille table de bois et quelques chaises branlantes pour tout mobilier, et on avait mis nos sacs de couchage par terre pour dormir. Marelli aussi était venu avec nous. Je l'avais invité à nous accompagner, pour le sortir un peu de la ville. Il n'a pas beaucoup d'amis, et j'avais pensé que ma femme n'y trouverait rien à redire.

Marelli arrête de taper. «C'est celui-ci» qu'il me dit. «Il sonne faux, il doit être bouché.» Alors je sors une autre clé de mon sac, plus grosse encore que la sienne, et je m'approche. Il s'agit de dévisser une partie du tuyau pour pouvoir en net-





toyer l'intérieur. Mais ça doit faire au moins vingt ans que personne n'y a touché à cette tuyauterie. Elle est tellement rouillée que les bouts sont pratiquement soudés entre eux. On s'y met à deux. On attaque un gros joint et on y met le paquet.

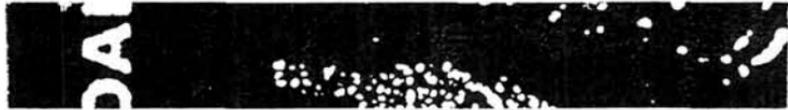
Au début, ça avait l'air de se passer assez bien, à la montagne. Moi, je me promenais tout le temps dans les bois, pour le plaisir, avec les gosses. On se cachait dans les buissons et on restait sans bouger, silencieux comme des pierres, pendant des heures. On regardait les oiseaux qui venaient se poser dans les branches des arbres et mangeaient des petites baies pourpres. Il y en avait de toutes les couleurs, des oiseaux. Les gosses, ça les fascinait. Ma femme, elle, préférait rester au camp, lire des magazines et des romans du coeur. Ça la fatiguait de marcher, qu'elle disait. Marelli aussi, il préférait rester tranquille. «Ce n'est plus de mon âge», et il souriait en levant au ciel ses grosses mains aux ongles coupés si court.

Les gosses et moi, on revenait en fin d'après-midi, la tête encore pleine des couleurs rutilantes des piafs qu'on avait guettés, et on les retrouvait, tous les deux, parfois assis à bouquiner devant la cabane, parfois en train de jouer aux cartes. Une ou deux fois, on ne pouvait pas les voir, et puis lorsqu'on arrivait, en chantant des chansons que les gosses avaient apprises à l'école, bien fort, les voilà qui sortaient de la cabane avec des grands sourires de bienvenue. Ma femme me disait qu'il avait commencé à faire plutôt frusquet, et qu'ils étaient rentrés.

Au début, elle m'avait paru gênée que j'aie demandé à Marelli de nous accompagner. Elle aurait peut-être préféré que ça reste une vacance en famille. Et puis, après, ils avaient l'air de bien s'entendre. Ça m'avait fait plaisir sur le moment.

Ici, les seuls oiseaux qu'il y a, ce sont des pigeons. «Ça vient», dit Marelli sur un ton triomphal. Il respire fort. Il a enlevé ses gants et les jointures de ses doigts sont toutes blanches à cause de l'effort. On détache le bout du tuyau et on le pose sur le sol. De la poussière noire s'en échappe, par paquets, de la saleté pas belle à voir. On soupire en chœur. Va falloir nettoyer tout ça.

«C'est pas beau à voir, que je dis. Faudra employer les acides.» Marelli approuve d'un hochement du chef, question de pas gaspiller des mots inutilement. Il n'a vraiment jamais beaucoup causé, Marelli. Même à la montagne, justement, quand je retournais en début de soirée, avec les gamins encore tout enthousiasmés par les choses qu'ils avaient vues. Je demandais: «Ça a été?», et lui, il secouait lentement la tête du haut en bas, comme un gros cheval satisfait, toujours avec son sourire. Ma femme levait les yeux de ses magazines, en souriant aussi. Puis elle les plaçait en un petit tas bien ordonné à côté de sa chaise pliante, et venait à notre rencontre. Elle caressait les enfants, leur passant la main dans les cheveux, l'un après l'autre. Elle leur demandait d'une voix grave et co-



mique à la fois s'ils avaient rencontré des loups. Et les enfants disaient que non, pas encore, sans savoir s'il y en avait vraiment ou si elle se moquait d'eux gentiment.

Elle était très gentille, ma femme, à la montagne. Ça me soulageait vraiment, parce qu'elle avait été très nerveuse auparavant. Elle se faisait beaucoup de soucis à cause des factures qu'il restait à payer, et de l'école qui allait bientôt recommencer; de nouveaux vêtements qu'il faudrait acheter aux gosses. Mais là, elle paraissait se détendre enfin. Pour tout vous dire, il y avait une lumière dans ses yeux que je n'y avais pas vue depuis la première année de notre mariage.

Marelli est en train de ramoner l'intérieur de son tuyau à l'aide d'une longue brosse aux poils épais. Moi, j'imbibe un chiffon d'acide et je m'y mets. Chacun à un bout du même tuyau. Mes gants de travail sont tout noircis déjà. Le soleil dessine un rectangle de lumière éblouissante sur le plancher. Le bruit de la circulation, je ne l'entends déjà plus.

Ça a été dommage de devoir rentrer en ville. Les enfants se plaignaient. Franco, l'aîné et déjà un petit malin, disait qu'il me suffirait de lancer un coup de fil au patron et de lui dire que j'étais malade. On pourrait rester encore un ou deux jours. Même ma femme était visiblement triste de devoir rentrer. Marelli, lui, il ne faisait que sourire de son petit air entendu.

On a tous monté dans la voiture, un peu à l'étroit, il faut dire, et on est partis quand même. Franco a insisté pour s'asseoir devant, à côté de moi. Il disait qu'il voulait apprendre à conduire, et qu'il fallait que je lui montre comment ça se faisait. Pas encore dix ans, et déjà un fanatique des mécaniques. Il gardait sa soeur sur les genoux, pendant qu'à l'arrière le plus petit dormait dans un coin et ma femme et Marelli, presque assis l'un sur l'autre tellement il y avait peu de place, ne disaient rien.

Ça a l'air d'aller. Je verse encore un peu d'acide dans le tuyau, pour plus de sûreté. Quand ils vont rouvrir les valves, ils devront laisser couler l'eau quelques minutes d'abord, pour que ça rince bien. Avec Marelli, on rattache l'autre bout à sa place et on serre fort. Plus qu'à remettre les outils dans le sac et à y aller.

Dehors, le soleil brille toujours autant. Je n'en reviens pas, tellement il fait beau. Ça arrive si rarement, en automne. Il faisait beau aussi quand on était rentrés. C'était le soir, mais l'heure d'été était encore en vigueur. On a déposé Marelli chez lui, il habite pas loin de notre quartier. Je lui ai tapé sur l'épaule, lui disant que je le reverrais le lendemain au travail. Ma femme lui a serré la main, longuement, chose qu'elle ne fait pas souvent, elle qui d'habitude est si réservée. Elle lui a dit que ça avait été un plaisir de l'avoir avec nous. Elle le lui a dit deux fois. Qu'on l'inviterait à dîner à la maison, un de ces jours.

Les gosses sont tout de suite sortis pour raconter à leurs





amis toutes les choses merveilleuses qu'ils avaient faites, et ma femme et moi on est restés à la maison. Je lui ai demandé si elle s'était amusée, mais elle avait de nouveau l'air soucieux. Elle m'a répondu sèchement, et elle a allumé une cigarette et la télévision. On a regardé un mauvais spectacle de variétés et elle a fumé encore deux cigarettes, des «Nationales». D'habitude, elle fume des «Muratti», alors je lui ai demandé si elle voulait que je sorte lui en chercher un paquet, mais elle m'a répondu que non, que les «Nationales» lui plaisaient bien, et elle est vite partie se coucher.

On a marché vers l'échelle, tout au bout de la terrasse. Les pigeons nous regardaient avec leurs drôles de petits yeux, un peu abrutis. Une fois arrivés à l'échelle, Marelli s'est arrêté et a sorti un mouchoir pour s'éponger le front. C'est vrai qu'il fait chaud.

Je ne peux vraiment pas m'empêcher de regarder en bas. De voir les gens si petits, je crois presque que ça me fait du bien. De cette hauteur, on ne voit plus les détails des choses. On n'est pas obligé d'y prêter attention. On n'a pas à se demander ce qu'ils signifient, tous ces menus détails, et à les assembler et à en tirer des conclusions, pour finir par se rendre compte que ce qu'on voyait, on croyait que c'était un arbre, mais en réalité c'est un panneau indicateur. Qu'une personne, on croyait la connaître, mais en réalité c'est quelqu'un d'autre. Une étrangère. S'ils restaient toujours si petits, les gens, il n'y aurait plus de problèmes. On ne se disputerait plus.

Marelli fourre le mouchoir dans la poche de son bleu de travail et en sort un paquet de «Nationales» tout froissé. Il en allume une, d'un air rêveur. Dieu sait à quoi il pense!

Moi, je continue de regarder en bas, et j'aime de plus en plus ce que je vois.

«Marelli, viens voir un peu.» Il tourne la tête de mon côté, avec son éternel sourire en coin. «Qu'est-ce qu'il y a encore?» qu'il demande d'un faux air bourru, entre deux bouffées de fumée bleue.

«Viens voir un peu, je te dis.»

Il s'approche en traînant les pieds. Le travailleur satisfait qui a bien fait son boulot. Je l'entends venir, mais je ne me retourne pas. Je ne peux vraiment pas détacher les yeux de ce spectacle. Il arrive à côté de moi, et il répète sa question.

«Qu'est-ce qu'il y a encore?», qu'il dit.

Je lui pose la main sur l'épaule. «Regarde.» Et puis il tombe. En trois ou quatre secondes seulement, il n'est plus qu'un tout petit point, comme les autres. Je ne sais même plus lequel il est. Il n'y a plus que la cigarette qui lui est tombée des lèvres et se consume lentement sur le bord de la terrasse. Une «Nationale», sa marque préférée.

Il va me manquer, Marelli. Quatre ans qu'on bossait ensemble tous les jours. Ça ne s'oublie pas comme ça.